



Çedille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la Universidad  
Española  
España

Soto, Ana Belén

À la recherche d'une identité plurielle au féminin dans l'oeuvre de Rouja Lazarova Sur le bout de la  
langue

Çedille. Revista de Estudios Franceses, núm. 8, abril, 2012, pp. 283-297

Asociación de Francesistas de la Universidad Española

Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80822266018>

► Comment citer

► Numéro complet

► Plus d'informations de cet article

► Site Web du journal dans redalyc.org

redalyc.org

Système d'Information Scientifique

Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal

Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

## À la recherche d'une identité plurielle au féminin dans l'œuvre de Rouja Lazarova *Sur le bout de la langue*

Ana Belén Soto

*Universidad Autónoma de Madrid*

anabelen.soto@uam.es

### Resumen

Fruto de un siglo profundamente marcado por los flujos migratorios, la literatura francófona está influenciada por la desterritorialización y el sentimiento de desarraigo. En este marco debemos poner de relieve el trabajo de escritores que, emigrados o exiliados, han adoptado el francés como lengua de escritura, promoviendo así la reflexión existencial sobre la esencia de la identidad en un nuevo modelo intercultural. Tal es el caso de Rouja Lazarova, escritora de origen búlgaro que utiliza su lengua de adopción para poner de manifiesto la metamorfosis identitaria que se produce al contacto con la alteridad.

**Palabras clave:** escritura femenina; desterritorialización; interculturalidad; cuestionamiento identitario; Francia; Bulgaria.

### Abstract

As the result of a century profoundly influenced by migration flows, francophone literature is influenced by deterritorialization and a feeling of rootlessness. In this framework we must emphasize the work of writers, either immigrants or exiles, who have adopted French as their writing language, thereby promoting existential thinking on the essence of identity in a new intercultural model. Such is the case of Rouja Lazarova, Bulgarian-born writer who uses her adoption language to reveal the metamorphosis of identity that occurs in contact with the otherness.

**Key words:** women's writing; deterritorialization; interculturality; identity issues; France; Bulgaria.

Toujours ailleurs, l'étranger n'est de nulle part.  
Julia Kristeva (1991: 21)

## 0. Présentation

La figure de l'étranger dans la littérature francophone est devenue la représentation même d'un siècle massacré par deux guerres mondiales et fort influencé par les problèmes de la décolonisation. Dans ce contexte, les flux migratoires ont contribué à la transformation de l'identité et, par conséquent, à son reflet dans l'expression artistique et littéraire. C'est ainsi qu'à partir de la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, l'Europe témoigne du surgissement d'un espace littéraire qui traverse les frontières. Ce nouvel espace de création littéraire transnational, également nommé littérature ectopique<sup>1</sup> (Albadalejo, 2007), est dessiné par bon nombre d'intellectuels, émigrés ou exilés, qui ont choisi la langue d'accueil comme langue d'écriture.

Dans ce contexte, nombreux sont les écrivains dans l'espace francophone qui offrent un champ littéraire marqué par les totalitarismes et la quête de liberté. Les migrations après la II Guerre Mondiale ont ouvert une voie de liberté d'expression en Europe pour ces auteurs dont le déracinement symbolise le seul moyen de prôner une idéologie contre un système qui leur avait été imposé. Ce combat est mené non seulement par les intellectuels qui ont quitté leurs pays, mais aussi par toute une nouvelle génération d'artistes qui est née sous un régime totalitaire et qui luttera, par la suite, contre un système politique et idéologique déjà mis en place. Dans ce vaste panorama littéraire nous devons signaler des exemples emblématiques d'intellectuels venants de l'Europe de l'Est tels que Milan Kundera ou Tzvetzan Todorov, représentant non seulement la force de la francophonie comme mode de vie et moyen d'expression des intellectuels de l'ancien bloc soviétique, mais représentant également un nouvel espace de création littéraire en langue française.

Le champ littéraire francophone tisse, par conséquent, un nouveau paradigme littéraire marqué par l'écriture de ces intellectuels engagés dont la langue d'accueil devient langue d'expression littéraire et de liberté. C'est dans cette perspective que nous pouvons affirmer l'éclosion d'un champ littéraire francophone qui dévoile, à travers la réflexion sur l'altérité et le personnage de l'étranger, une crise identitaire qui met en question l'identité même de *l'autre* et de *soi*. Dans ce contexte de déracinement, la langue devient le moyen d'expression essentiel d'une identité déterritorialisée qui se forge à travers le regard de *l'autre*. Milan Kundera dessine ainsi son horizon francophone d'adoption,

Vous me demandez ce que signifie pour moi d'écrire en français. Que puis-je dire ? J'en suis moi-même tout étonné. Bien

<sup>1</sup> Ce terme, d'origine grecque *ektopos*, définit une conception littéraire qui intègre les phénomènes de déterritorialisation, reterritorialisation et transterritorialisation.

sûr, depuis vingt ans, je vis en France. Mais ne pensez pas que le français me soit devenu aussi familier que ma langue natale. [...] Quand je parle français [...] chaque phrase est conquête, performance, réflexion, invention, aventure, découverte, surprise, et chaque tournure revendique ma totale présence d'esprit. Le français ne remplacera jamais la langue de mes origines ; c'est la langue de ma passion (Kundera)<sup>2</sup>.

Il s'agit d'une « expérience de biculturalisme » où l'empreinte de l'interculturel devient un des traits principaux de la création littéraire et de la réflexion nécessaire et indispensable sur un nouvel espace « transculturel » (Todorov, 1996: 23). Suivant cette même perspective Tzvetan Todorov (1996: 24-25), dans son œuvre *L'homme dépaycé*, examinera, se servant de son expérience autobiographique, ce sentiment d'étrangeté:

L'homme dépaycé, arraché à son cadre, à son milieu, à son pays, souffre dans un premier temps: il est plus agréable de vivre parmi les siens. Il peut cependant tirer profit de son expérience. Il apprend à ne plus confondre le réel avec l'idéal, ni la culture avec la nature : ce n'est pas parce que ces individus-ci se conduisent différemment de nous qu'ils cessent d'être humains. Parfois il s'enferme dans un ressentiment, né du mépris ou de l'hostilité de ses hôtes. Mais, s'il parvient à le surmonter, il découvre la curiosité et apprend la tolérance. Sa présence parmi les *autochtones* exerce à son tour un effet dépayçant : en troublant leurs habitudes, en déconcertant son comportement et ses jugements, il peut aider certains d'entre eux à s'engager dans cette même voie de détachement par rapport à ce qui va de soi, voie d'interrogation et d'étonnement.

C'est ainsi que se dessine, à travers l'expérience de déterritorialisation des intellectuels, une quête identitaire dont l'aboutissement sera l'imbrication de deux identités culturelles et linguistiques : l'identité d'origine et l'identité d'accueil.

Dans ce contexte, par conséquent, ce n'est pas l'aspect politique qui nous intéresse, mais le comportement linguistico-littéraire soulevé dans ces récits, c'est-à-dire l'analyse du rôle joué par cette situation frontalière, d'un point de vue culturel et linguistique, dans l'univers de création des écrivains qui choisissent la langue française comme langue d'écriture. Il s'agit d'une démarche volontaire vers la langue française qui constitue le noyau de l'analyse d'un corpus d'écrivains que nous pouvons nommer, suivant l'étude de Véronique Porra (2011), « écrivains allophones d'expression française ». La liberté de choix linguistique représente dans ce corpus d'écrivains une

---

<sup>2</sup> Milan Kundera, interview accordée au *Journal de Genève* le 18 janvier 1998.

cohésion qui, libéré de toute contrainte, prône une réflexion sur le plurilinguisme et le pluriculturalisme dans l'univers de création.

Dans le socle de la littérature au masculin, nous devons souligner, en outre, la brèche existante suite à l'apport des écrivains au féminin qui, en évolution constante depuis les années 1960, représentent un corpus d'analyse de plus en plus large. Il s'agit d'une littérature au féminin dont l'appartenance sexuée est devenue un atout. La libération de la femme et l'inclusion de cette altérité dans tous les domaines de la vie active « permet d'utiliser la référence à l'identité de sexe, le *féminin*, pour se distinguer à la fois des femmes du passé soumises à la domination masculine mais aussi des hommes contemporains qui laissent, en partie la réflexion sur le *féminin* vacant » (Naudier, 2001: 64). Nombreuses sont les écrivaines allophones d'expression française qui parsèment ce champ littéraire ; tel est le cas de Julia Kristeva, écrivaine d'origine bulgare, qui participera aux productions littéraires aussi bien à travers la réflexion théorique qu'à travers la publication de récits de fiction. Nous devons souligner à ce sujet l'apport littéraire de Rouja Lazavora qui, à travers son œuvre *Sur le bout de la langue*, présente une étude sur la construction identitaire et souligne les problèmes d'identité propres aux écrivains bilingues, toujours dans l'entre-deux : deux langues, deux cultures. De ce fait, nous ébaucherons, d'abord, le parcours biographique et littéraire de Rouja Lazarova, et nous analyserons ensuite, à travers son premier récit intitulé *Sur le bout de la langue*, la cristallisation d'une quête identitaire qui aboutira dans la création d'une nouvelle identité où l'identité et l'altérité se fondent et se confondent dans l'expérience vécue du personnage principal<sup>3</sup>.

### 1. Rouja Lazarova (1968-)

Tout comme Tzvetan Todorov ou Milan Kundera, Rouja Lazarova représente un exemple paradigmatique de cette voie d'expression et de réflexion littéraire dans le champ francophone. Installée à Paris depuis 1991, cette auteure d'origine bulgare, est une référence au féminin du vaste archipel francophone que nous venons d'évoquer. Rouja Lazarova est née en 1968, une année emblématique non seulement en France, mais aussi dans toute l'Europe : alors que la France vivait les événements de Mai 68, les chars soviétiques du Pacte de Varsovie envahissaient Prague. Un contexte qui marquera à tout jamais Rouja Lazarova, cet enfant du socialisme.

Son parcours académique est profondément marqué par la culture française qui, depuis le temps du Réveil national Bulgare, est considérée comme une langue de culture<sup>4</sup>. D'abord au Lycée numéro 9 de Sofia, autrement dit le lycée français, et en-

<sup>3</sup> Cette étude est inscrite dans le cadre du projet de recherche FFI2010-21554, du Ministère espagnol pour la Science et l'Innovation.

<sup>4</sup> La langue française pour les peuples balkaniques est toujours acquise par la voie de l'enseignement et les lycées bilingues jouent un rôle important dans la diffusion de la langue et de la culture françaises. De plus, l'adhésion de la Bulgarie à l'Organisation Internationale de la Francophonie en 1991-1993 a

suite à l'Université, Rouja Lazarova a toujours été marquée par sa double culture : la culture bulgare de sa vie quotidienne et la culture francophone de sa vie intellectuelle.

Depuis son plus jeune âge, Rouja Lazarova a trouvé dans l'écriture le symbole de la liberté. Elle a commencé à publier à l'âge de 15 ans des récits en bulgare dans des revues littéraires, notamment *Rodna retch* (« Langue maternelle »), et, en 1990, elle reçoit le prix Prose de Jeunesse. Et, à partir de 1986, elle participe au lancement de *Literaturna Academia* et *Ah, Maria!*, publications littéraires des Presses de l'université de Sofia<sup>5</sup>. Ce succès littéraire ne lui a pas pour autant empêché de quitter son pays et de rejoindre ainsi une autre facette de la liberté dans un pays loin des empreintes communistes. C'est ainsi qu'elle s'installe à Paris. Dès son arrivée en France, elle intègre le système universitaire français et, en 1994, Rouja Lazarova obtient son diplôme à l'Institut de Sciences Politiques de Paris. Puis, elle s'immerge dans l'univers du journalisme et de la littérature. Son univers professionnel lui a permis de travailler la langue d'un point de vue de la création, en tant qu'écrivain, et de la récréation, en tant que traductrice. La création et la récréation feront, donc, de cette auteure un bel exemple de réflexion sur la quête identitaire à travers la conquête de la langue. De son expérience créative, Rouja Lazarova nous a légué jusqu'à présent quatre romans : *Sur le bout de la langue* (1998), *Cœurs croisés* (2000)<sup>6</sup>, *Frein* (2004)<sup>7</sup> et *Mausolée* (2009)<sup>8</sup>.

---

donné un essor à plusieurs domaines depuis l'enseignement jusqu'à la recherche (Stantcheva, 2008: 175).

<sup>5</sup> Cf. <http://www.roujalazarova.com>.

<sup>6</sup> Muriel, jeune femme parfaitement intégrée dans l'univers parisien, vit un train-train quotidien qu'elle même caractérise de « métro-boulot-dodo ». Dans cette création citadine, le personnage acquiert progressivement conscience de sa condition de femme, grâce à Jules et Jean ses seins. Il s'agit dans ce roman de revendiquer l'évolution de la femme moderne, une femme qui n'est plus obligée de fonder une famille, de vivre sous le mécénat de son mari ou de devoir travailler dans des métiers moins respectables que ses pairs masculins, par exemple. Reflet d'une critique implicite, cette femme n'est donc pas seulement une femme moderne, mais également une femme libre du joug que l'on peut ressentir dans certaines sociétés ancrées dans le passé.

<sup>7</sup> « J'ai la chatte usée », voici la manière dont le personnage principal, une femme quadragénaire, lève le rideau de la représentation. Ce personnage au féminin est marqué par le développement de la pluralité identitaire féminin/masculin qui sommeil dans son for intérieur. Après une troublante rupture amoureuse, qui représente la castration de l'homme, ce personnage au féminin revendique sa liberté à chaque kilomètre parcouru avec sa moto. Ce voyage initiatique, qui veut rompre avec la monotonie de la quotidienneté, peut entraîner, en revanche, le risque de la destruction de sa propre identité. Nous voici, face à un thème fort symbolique qui fait un clin d'œil aux troubles de la personnalité vécus et imposés par les régimes totalitaires.

<sup>8</sup> Cet ouvrage met en scène la résistance de trois générations de femmes –Gabby, Rada et Milena– sous le régime communiste en Bulgarie. L'oppression exercée par un système totalitaire sur ces trois femmes représente non seulement la subordination imposée par le système à la collectivité, mais également la force de la résistance individuelle dans un « au jour le jour » d'incertitude et de crainte. La capacité d'intégration et d'affront à une situation hostile remet en question la légitimité d'un système totalitaire

Dans chacun de ces ouvrages, dont les axes thématiques sont marqués par une multiplicité de facettes, nous trouvons un fil conducteur : l'expérience d'une nouvelle langue d'écriture dans l'esquisse d'un univers au féminin. Partant d'une réalité quotidienne, Rouja Lazarova traverse l'épreuve littéraire afin de prôner une femme forte, libre et plurielle, capable d'intégrer dans son identité de femme l'altérité masculine, de se réinventer ou d'affronter les expériences vécues sous le joug du communisme.

## 2. *Sur le bout de la langue* (1998)

Notre étude se focalisera sur son premier roman, *Sur le bout de la langue*, inspiré sans doute de cette première expérience autobiographique à Paris. Tout comme Hanna, le personnage principal de l'œuvre, Rouja Lazarova s'est éloignée de son pays natal, un pays appartenant à l'ancienne Europe de l'Est. *Sur le bout de la langue* (1998) présente ainsi l'expérience d'une jeune femme qui se voit non seulement confrontée à une nouvelle réalité linguistique, culturelle et sociale, mais qui doit également faire face à la création d'une nouvelle identité, aboutissement d'une longue évolution intérieure d'identité et d'altérité confondues. De ce fait, notre étude esquissera dans un premier temps l'expérience personnelle du sentiment d'étrangeté au sein même de l'identité du personnage principal, pour analyser, ensuite, le carrefour identitaire imprégné de cette nouvelle réalité *autre* et découvrir, enfin, les empreintes de l'altérité dans la nouvelle identité de ce personnage féminin.

### 2.1. L'expérience personnelle du sentiment d'étrangeté au sein même de son identité

Le rideau de la représentation narrative se lève sur une réflexion qui souligne le sentiment d'étrangeté : « Vingt-quatre jours à Paris –le temps nécessaire et suffisant pour voir ses jolies illusions fondre comme un bout de sucre dans la bouche. Une semaine m'avait suffi pour amortir le choc de la première confrontation avec la capitale occidentale » (Lazarova, 1998: 11). Le personnage principal, Hanna, inaugure ainsi un récit à la première personne dont les différents chapitres représentent non seulement les multiples facettes des expériences relationnelles d'un étranger, mais également une réflexion linguistique. Il s'agit, en effet, de dix-neuf chapitres, dix-neuf expériences vécues, dix-neuf expressions idiomatiques qui vont articuler le devenir diachronique du personnage dès son arrivée à Paris jusqu'à son retour au pays natal, trois ans plus tard, un retour qui ne s'avérera pas définitif.

Les premières expériences sont marquées par bon nombre d'expressions soulignant l'identité originaire du personnage et ce choc culturel : « dans mon pays », « dans mon esprit » ou encore « dans ma langue maternelle ». La première expérience

---

imposé et ouvre la voie de la réflexion sur la revendication de la place de la femme au sein même de la famille et de la société. Une place souvent anéantie par des facteurs sociaux, culturels ou politiques.

révélatrice du besoin personnel du changement est liée à l'apprentissage de la littérature française :

Dans mon pays, j'avais voulu étudier les lettres françaises. On m'immergea donc dans *Le Roman de la Rose* et pendant trois années d'académisme austère, je ne pus en sortir la tête. Tout bien pensé la littérature médiévale avait l'avantage d'être politiquement très correcte et de ne pas déranger le régime communiste. Un jour, pourtant, un professeur français vint dans notre université pour y dispenser un cours de littérature moderne. De littérature quoi ? Moderne, ai-je bien dit. Il repartit, laissant derrière lui une traînée lumineuse de références introuvables dans les bibliothèques locales et, en moi, une durable impression d'amertume (Lazarova, 1998: 11).

La littérature et la langue françaises représentent pour Hanna une voie de secours à ce régime communiste. Fuyant, donc, d'une expérience frustrante dans son pays d'origine, Hanna se lance dans un voyage initiatique qui présente une quête de l'identité à travers l'intégration dans la société occidentale. La destination choisie n'est pas un hasard, la France symbole de *liberté, égalité et fraternité*. Dans le macrocosme français, Hanna s'intègre par le biais de l'éducation dans une ville emblématique et non moins symbolique : Paris ; une ville à multiples facettes et prolifique en révoltes, une ville enfin où la liberté d'expression n'était pas un idéal mais une réalité. Le microcosme universitaire de l'éducation à la Sorbonne réduit enfin le monde où Hanna doit s'intégrer. Cet espace réduit a une double symbolique : d'une part, l'importance de l'intégration des étrangers dans le pays d'accueil par le biais de la culture et, d'autre part, la force d'une Institution de renommée internationale aussi bien d'un point de vue culturel qu'intellectuel. Ces lieux représentent ainsi l'édifice narratif où Hanna dévoilera sa capacité d'intégration et d'affront à une nouvelle culture et à une nouvelle langue.

Lors de son arrivée, Hanna connaissait déjà la langue, même si elle se rend compte très vite que cet apprentissage reste très lacunaire lors des interactions personnelles et professionnelles –ce qui symbolisera une sorte d'impasse dans son processus d'intégration–. L'apprentissage du français dans son pays natal, resté dans l'anonymat jusqu'aux derniers chapitres, s'est révélé l'apprentissage d'une langue académique, d'une langue qui se faufile en coulisses avant chaque acte et qui improvise une fois le rideau levé. Afin de mettre en scène les multiples expériences quotidiennes du vécu de Hanna, l'auteure utilise une structure imbriquant la narration et le dialogue. À partir de cette structure narrative qui met en relief l'anecdote dramatisée de l'appréhension d'une réalité au quotidien, nous pouvons souligner les différences culturelles et langagières propres à l'identité du personnage principal.



À travers Hanna, Rouja Lazarova, met en scène un personnage qui pourrait être une sorte de *Madame Tout-le-monde*, puisque le lecteur connaît très peu de ce personnage énigmatique. Un des traits identitaires principaux d'un individu, fictif ou réel, c'est le nom : Hanna ; voici un nom qui s'avère finalement assez neutre puisqu'il est d'abord représenté dans sa graphie avec un « h » qui, étant muet en français, favorise la francisation du prénom au sein même de l'œuvre (Lazarova, 1998: 138). Ensuite, si nous tenons à définir l'identité d'une personne ou d'un personnage, nous devons nous intéresser aux origines, à son lieu et sa date de naissance, à ses traits physiques et à sa gestuelle. Or, Hanna est un personnage dont l'identité reste inachevée, le lecteur ne peut situer le personnage que dans un double contexte opposant l'Europe Orientale à l'Europe Occidentale, les langues slaves à la langue française. De ce fait, ce personnage représente l'aventure du déracinement et de la quête identitaire dans un univers au féminin sans frontières géographiques mais marqué par une référence idéologique. Dans cet ouvrage, chaque expérience culturelle et langagière vécue par Hanna s'avère le maillon d'une chaîne dont l'aboutissement est, dans un premier temps, la réflexion et l'appropriation d'une langue qui n'est pas la sienne, une langue qui « semblait guetter [s]es faits et gestes pour les tourner en dérision » affirme-t-elle à la fin du premier chapitre (Lazarova, 1998: 14).

## 2.2. Le carrefour identitaire imprégné de cette nouvelle réalité *autre*

La langue est, en effet, l'axe principal de cet œuvre dont le titre fait hommage. C'est à travers cette langue française que le personnage principal couronnera sa conquête identitaire, mais « combien de ces regards ahuris allait m'attirer ma manière de parler cette langue ! –s'écria-t-elle–. Je soupirai à l'idée des futures mortifications de l'apprentissage » (Lazarova, 1998: 25). La langue est, sans doute, un trait identitaire aussi bien des autochtones que des étrangers et, par conséquent, la conquête de cette langue devient le symbole d'une intégration indéniable.

À travers son récit, Hanna ne se limite pas à observer son entourage, mais elle s'attarde néanmoins à examiner la manière dont elle est observée par le regard perçant de *l'autre*, autochtone. Nous pouvons affirmer, en effet, l'existence d'une double réflexion sur l'identité et l'altérité au sein même de l'œuvre: *l'autre* est représenté, d'une part, par Hanna, l'étrangère venue d'ailleurs ; mais, d'autre part, par l'autochtone qui symbolise *l'autre* pour Hanna. Nous sommes donc invités à la réflexion sur la dichotomie de la projection d'autrui au sein même de cet œuvre : qu'elle est l'image d'autrui ? Comment suis-je regardé par autrui ? Dans quelle mesure le regard d'autrui peut influencer mon identité ?

Dans un premier temps Hanna est l'étrangère, cet *autre* qui tient à s'intégrer et à conquérir la langue et la culture françaises. Dès sa première rencontre avec Isabelle, personnage devenu par la suite son amie, son accent « eut un effet immédiat » (Lazarova, 1998: 13) : Hanna était *l'autre*. Un *autre* qui était marqué non seulement

par son accent mais aussi par les problèmes de communication : « chacune restait persuadée que l'autre était incapable de comprendre, et cette obstination rendait la réciprocité difficile. Je ne prétendais connaître personne, j'avais juste des sensations à partager » (Lazarova, 1998: 54). Dans cette réflexion nous pouvons observer, en conséquence, comment le regard d'autrui est porté non seulement par Isabelle, française et autochtone, mais également par Hanna, l'étrangère qui, dans l'intimité de sa chambre de bonne, prend « la glace qui [lui] sert à ne pas oublier [son] visage » (Lazarova, 1998: 55).

Identité et altérité confondues, l'étrangeté de Hanna prend toute sa force lorsqu'elle se trouve dans un restaurant en Normandie avec les parents de son ami Jean, artiste bohème qu'elle avait rencontré quelques mois auparavant. La maîtrise de la langue française lui permettait de passer inaperçue aux yeux de *l'autre* –autochtone; de s'imprégner donc de cette altérité pour en faire un trait identitaire. La conquête de l'aspect langagier n'était, néanmoins, qu'un état embryonnaire pour confondre altérité et identité dans le for intérieur du personnage. C'est ainsi que Hanna se trouve dans une situation où la conception de *l'autre* devient un trompe-l'œil :

Le garçon vérifia la réservation et nous installa vivement autour d'une table ronde. Une bougie éclairait des murs anciens [...]. Je m'éclaircis la gorge pour demander à Jean de commander pour moi. C'était sans doute une grosse erreur [...]. Au bout de quelques instants, un plat énorme, couvert de coquillages, prit forme devant moi. J'entendis, comme au travers d'un bruit de fond de mer, Mme. Simonet dire : « Bon appétit ! » Je ne bougeai pas. Après une pause décente, le père de Jean s'enquit :

- Vous n'aimez pas les huîtres ?
- Les quoi ?  
Cette exclamation s'échappa de ma bouche sans aucune entrave. Le petit ordinateur dans ma tête se mit en marche fiévreusement. Le temps de chauffer. Huîtres je me rappelais avoir lu ce mot, avoir cherché sa signification. Encore une de ces choses que je n'avais pas pu imaginer à l'époque [...].
- Vous n'avez jamais mangé d'huîtres ? ! [-s'écria Mme Simonet] [...]
- Maman, qu'y a-t-il d'étrange ? Pourquoi tu ouvres des yeux pareils ! Elle n'est pas française, elle vient des Carpates, c'est tout ! [...]
- Pourtant, vous parlez français !
- Vous savez, c'est beaucoup plus facile que de manger des huîtres.
- On apprend tout, conclut M. Simonet, en dégageant un peu les nuages menaçants.

J'avais la sensation que si un extraterrestre s'était assis à la table pour gober les fruits de mer avec sa trompe verte, il aurait provoqué moins de remous. J'étais comme une expression étrangère que les parents de Jean ne pouvaient intégrer à leur vocabulaire. Les fruits de mer, le cidre étaient d'ailleurs pour eux un signe d'identité beaucoup plus fort que la langue (Lazarova, 1998: 95-96).

L'illusion créée par la réalité langagière de Hanna souligne le retour au théâtre de la parole où la subordination culturelle renvoie de nouveau à l'isolement du personnage au caractère tragique de *l'autre*, venant d'ailleurs. De même, la famille Simonet renvoie à son tour l'image de *l'autre* pour Hanna, cette altérité qu'elle n'arrive pas à cerner. C'est, en effet, dans ce carrefour d'altérité et d'identité où la réflexion sur *l'autre* devient intéressante, d'autant plus que l'identité du *moi* est intrinsèquement liée aux expériences du vécu et, par conséquent, au contact avec *l'autre*. Cet *autre* dont les transferts sont plurivoques et pluridimensionnels.

### 2.3. Les empreintes de l'altérité dans la nouvelle identité du personnage lazarovien

Ce sera, en conséquence, à travers les expériences interpersonnelles que le personnage principal de ce récit se forgera une nouvelle identité marquée par la pluralité de sa double culture, mais elle n'en prend conscience que lorsqu'elle traverse les frontières du retour à son pays natal. Trois ans après son départ, Hanna rentre chez elle, mais la quête identitaire qui avait commencé lors de son départ allait atteindre le sommet de son expression, car elle retrouve dans la force de son identité primitive les empreintes de cette altérité qu'elle avait désormais intégrée. «Je gisais épuisée dans mon lit d'enfant, coupable d'avoir laissé mes parents vieillir seuls pendant deux ans. L'odeur des draps m'était doucement familière. Les meubles de ma chambre me paraissaient maintenant obsolètes, absurdes. Une étrangère chez moi» (Lazarova, 1998: 130-131).

Ce sentiment d'étrangeté dans un espace physique se voit intensifié par l'empreinte linguistique. D'après Hanna :

Un jour, ce fut la triste révélation [...]. Je pris conscience du malentendu. J'avais utilisé une expression française, la traduisant littéralement en ma langue [...] Que s'était-il passé ? J'éprouvais la sensation pénible d'avoir perdu ma langue maternelle. Cette idée provoqua une douleur lancinante. Amputée d'un organe vital, invalide à vie. Au cours de mon exil à l'étranger, ma vigilance endormie avait permis à l'oubli d'œuvrer (Lazarova, 1998: 131-132).

Voici l'élément déclencheur de l'acceptation de sa *biculturalité*. Hanna avait senti la disparition d'une partie de son identité au profit de cette altérité qui s'est avérée finalement une partie de sa propre identité. Le conflit identitaire devient ainsi une

croisade entre cultures où le transfert de l'interculturel se voit comblé dans l'activité professionnelle de Hanna : la traduction. Le rapport que ce personnage crée avec les langues va au-delà des frontières de la conception linguistique, phonétique ou phonologique. Il s'agit d'une passion tangible : le « seul couple [...] qu'[elle] aspirai[t] à constituer et à préserver, [était celui] qui liait [s]es deux langues, la maternelle et la personnelle » (Lazarova, 1998: 142).

Nous pouvons affirmer, par conséquent, la découverte troublante du double soi-même de Hanna, de cette autre identité dans la quelle son identité d'origine s'est dissoute et imbriquée. C'est dans cette perspective que l'analyse de la réflexion sur l'identité et l'altérité à travers ce personnage symbolise la richesse de l'interculturel, du multilinguisme et de la dimension plurielle de l'individu. L'illustration de cette rencontre de deux individualités langagières et culturelles met en scène le dialogue interculturel. De ce dialogue né la connaissance de *soi* et de *l'autre*, la tolérance et l'esprit critique, ainsi que toute une démarche essentielle à l'affirmation d'une essence individuelle forgée à partir des différentes empreintes collectives.

Dans la réflexion sur l'altérité, une réflexion sur le différend, sur le rapport à l'autre et à soi-même et sur le conflit est établie. C'est ainsi que Hanna reflète l'évolution de son identité par rapport à sa communauté d'origine et à sa communauté d'accueil. C'est ainsi que la quête identitaire mène le personnage lazarovien à la découverte d'une identité plurielle dans la quelle se construit sa nouvelle identité et son nouveau mode de vie.

### 3. La (re)création littéraire dans la langue maternelle à travers la langue d'accueil

Le dialogue culturel et littéraire est omniprésent dans l'œuvre. C'est ainsi que Hanna tirera profit de sa double culture pour « arrondir les fins de mois »<sup>9</sup> dans un premier temps, mais à la fin du récit elle mettra en avant son *biculturalisme* pour en faire son métier. De ce fait, l'expérience personnelle et l'existence deviennent la source de la parole dans un parcours de réflexion linguistique et littéraire.

Ce difficile acheminement vers soi se poursuit, en effet, dans son choix professionnel. À travers la traduction, le personnage principal souligne son appartenance à un espace dans l'entre-deux où le dialogue entre identité et altérité n'est jamais achevé. Dans l'univers de création littéraire, en outre, la figure de l'écrivain représente l'aboutissement d'une identité multiple : le *soi* de l'écrivain diffère du *soi* de la personne qui donne vie à cet écrivain. Lorsque l'écrivain devient traducteur et joue avec les mots des autres pour reprendre un texte d'autrui et en faire le sien, cette représentation de l'identité multiple est de nouveau fragmentée. C'est dans ce dialogue identitaire que le métier de traducteur représente un questionnement constant du sujet

<sup>9</sup> Expérience linguistique qui donne nom au quatrième chapitre de cet ouvrage.

d'un point de vue linguistique, littéraire et culturel. C'est dans cette perspective que Carmen Molina Romero (2003: 5) souligne :

Changer de langue ou choisir une langue autre entraîne une mise en cause certaine de l'identité. Cette relation étroite entre langue et identité se reflète bien dans les noms des auteurs qui témoignent par eux-mêmes de ce dédoublement. Il est intéressant de voir sous quels noms ils se désignent, d'observer les modifications qu'ils y ont faites afin de les adapter. Car dans le « théâtre de l'exil » le masque commence avec le nom : on pourrait avoir envie de se débarrasser des traits qui dénoncent vos origines ou, peut-être le contraire, de les conserver. Certains les ont francisés, d'autres ont choisi le patronyme paternel ou maternel. En général, ils ont associé dans la dénomination adoptée la tension entre l'individuel et le collectif par le prénom et le patronyme. Tous ces auteurs ont réalisé une réflexion sur leur(s) nom(s) de famille pour déjouer la relation d'appartenance.

Si bien Hanna écorce sa double culture dans l'univers de création lié à la traduction, Rouja Lazarova, partageant certains traits avec son personnage de fiction, n'a jamais traduit ses œuvres dans sa langue maternelle. La langue bulgare reste pour le personnage lazarovien la langue de souvenirs d'enfance, de l'intime, mais elle représente également cette langue qui transcrit le silence d'une population vivant sous le joug du communisme –totalitarisme qui n'est jamais cité explicitement dans l'œuvre; alors que la langue française, sa langue d'adoption, devient la langue de la culture qui lui donne accès à l'enseignement universitaire et, par conséquent, la langue de la liberté d'expression. C'est dans cette perspective que le personnage lazarovien souligne une éternelle existence dans l'entre-deux :

Un seul regret hante mon existence. J'aimerais écrire ce livre sur l'apprentissage d'une langue ; je ne pourrais cependant le traduire en ma langue maternelle. Peut-on concevoir l'existence d'un texte intraduisible ? Peut-on penser un manuscrit qui ne serait pas lu par les lecteurs auxquels il se destine ?  
Vais-je écrire un jour, ce livre, ou me restera-t-il sur le bout de la langue ? (Lazarova, 1998: p. 142)

Le lien établi entre la langue et le personnage principal va, en conséquence, au-delà de limites traditionnels. Il ne s'agit plus de transmettre une idée ou une pensée isolée, mais toute une existence. Le rapport avec la langue devient ainsi nécessaire à l'existence en tant que réalité vécue. Il s'agit d'un processus d'intégration qui ira jusqu'à la personnification de ce trait identitaire: « soudainement, je constatai que [...] mon seul couple à moi, celui que j'aspirais à constituer et à préserver, liait mes deux langues, la maternelle et la personnelle » (Lazarova, 1998: 142). Le personnage

lazarovien accentue, par conséquence, l'expérience dans l'entre-deux des personn(ag)es qui en adoptant la représentation formelle et conceptuelle d'une culture à travers sa pensée et, par extension, sa langue, enrichissent la réflexion d'une nouvelle réalité transculturelle.

La consolidation de la construction identitaire garantie à partir de l'expérience de (re)création littéraire, le personnage principal doit travailler de la polyphonie linguistique, littéraire et textuelle. Hanna doit, en effet, jongler entre un alphabet d'origine cyrillique et un alphabet d'origine latine, deux modèles de représenter le monde et de appréhender la réalité. Ce n'est, donc, pas un hasard si Rouja Lazarova utilise comme élément déclencheur de chaque chapitre une expression idiomatique, un référent culturel appartenant à la terre d'accueil qui diffère des traits originaires du personnage lazarovien. « Trou de balle », « perdre la main » ou encore « tomber enceinte » donnent titre aux différents chapitres qui incarnent une expérience vécue et renforcent la conception de l'entre-deux dans le portrait d'un personnage interculturel.

Nous pouvons ainsi souligner la revendication de l'interculturalité à travers le personnage lazarovien qui, à travers une création identitaire et linguistique plurielle, met en avant l'importance du développement de l'esprit critique et d'un nouveau regard transculturel. Cette voie de recherche se voit renforcée par l'utilisation d'expressions idiomatiques forgées dans le terroir linguistique français et dont la traduction dans la langue maternelle implique beaucoup plus qu'une simple correspondance de mots. Il s'agit d'une recherche qui traverse les frontières du purement linguistique pour s'immerger dans l'imaginaire propre à chaque culture et à chaque réalité.

#### 4. Conclusion

Rouja Lazarova met en scène un exemple de ces écrivains qui « cherchent une réflexion sur la langue et avec la langue pour résoudre un conflit intérieur identitaire qui les aidera à fonder leur droit à la parole publique et littéraire et à faire une œuvre proprement originale » (Molina Romero, 2003: 78). Dans cette réflexion sur le processus de création identitaire, le concept d'altérité est mis en relief dans le rapport à l'autre et à soi-même. Hanna reflète, en effet, l'évolution de son identité par rapport à sa communauté d'origine et à sa communauté d'accueil. Ce sera, donc, à partir de la quête de son identité que le personnage principal découvrira un double soi-même, une autre identité dans laquelle elle se fonde et construit sa nouvelle vie.

L'influence des phénomènes migratoires n'est, en conséquence, pas négligeable dans ces nouvelles voies de recherche littéraires dans un contexte de crise économique et intellectuelle où la littérature devient l'étendard d'un processus d'adaptation culturelle et linguistique qui aboutit dans l'imbrication d'altérité et identité –que ce soit d'une manière forcée ou involontaire. C'est dans cette perspec-

tive que l'œuvre analysée dans cet article symbolise un exemple d'autant plus énigmatique que son personnage est un étranger au féminin, citoyenne de doubles marges: double culture, double transfert et double réalité socioculturelle. Hanna dessine le reflet de l'étranger parti de plein gré qui non seulement s'adapte et s'intègre, mais qui va au-delà dans sa réflexion au sein même de la société et décide de mettre au profit de la culture sa double trajectoire vitale et académique à travers la traduction des textes.

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer un nouveau domaine de recherche dans la littérature francophone qui relève le déficit de faire valoir la voix individuelle et les relations interculturelles dans un panorama littéraire parsemé de références, interférences, hybridations et métissages (Alfaro, 2009: 119-120). La littérature francophone ouvre ainsi la voie de la réflexion sur le vaste archipel d'un univers au-delà des frontières, propose un nouveau regard sur la complexité de l'identité dans un monde de dialogue communautaire et met en relief les clefs pour interpréter la réalité interculturelle, multiculturelle et plurielle qui représente le seuil de ce XXIème siècle.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBERT, Christiane (2005): *L'immigration dans le roman francophone contemporain*. Paris, Karthala.
- ALBDALEJO, Tomás (2007): « Ectopic Literature », in *Papeles de trabajo del Grupo de Investigación C[PyR]*, Madrid, UAM.
- ALFARO, Margarita [dir.] (2004): *La francophonie: enjeux et identités*. Madrid, Universidad Autónoma de Madrid.
- ALFARO, Margarita [dir.] (2007): *Más allá de la frontera: cinco voces para Europa*. Madrid, Calambur (Biblioteca Litterae).
- ALFARO, Margarita et al. (2009): *Interculturalidad y creación artística. Espacios poéticos para una nueva Europa*. Madrid, Calambur (Ensayo).
- ANTAGANA KOUNA, Christophe Désiré (2010): *La symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*. Paris, L'Harmattan.
- MINER, Earl (1989): « Études comparées interculturelles », in Marc Angenot (dir.) *Théorie littéraire*. Paris, PUF.
- MOLINA ROMERO, María del Carmen (2003): « Identité et altérité dans la langue de l'autre ». *Thélème, Revista Complutense de Estudios Franceses*, 18, 69-79.
- NAUDIER, Delphine (2001): « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique ». *Sociétés contemporaines*, 44, 57-73.
- KRISTEVA, Julia (1991) : *Étrangers à nous-même*. Paris, Flammarion (Folio).
- KUNDERA, Milan (1986): *L'art du roman*. Paris, Gallimard (Folio).

- KUNDERA, Milan (1993): *Les testaments trahis*. París, Gallimard (Folio).
- KUNDERA, Milan (2005): *Le rideau*. París, Gallimard.
- LAZAROVA, Rouja (1998): *Sur le bout de la langue*. París, Minuit.
- LAZAROVA, Rouja (2000a): *Cœurs croisés*. París, Flammarion.
- LAZAROVA, Rouja (2000b): *Frein*. París, Balland.
- LAZAROVA, Rouja (2009): *Mausolée*. París, Flammarion.
- PORRA, Véronique (2011): *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*. Hildesheim, Olms.
- STANTCHEVA, Roumiana (2008): «Les Études Balkaniques et la Francophonie roumaine et bulgare actuelle», in S. Moussakova (dir.), *Les Cahiers européens de la Sorbonne nouvelle, Nouveaux visages de la Francophonie en Europe*, París, Bruylant, 171-182.
- SUÁREZ, Pilar [dir.] (2004b): *L'Autre et soi-même. La identidad y la alteridad en el ámbito francés y francófono*. Madrid: Universidad Autónoma de Madrid.
- TODOROV, Tzvetan (1996): *L'homme dépaycé*. París, Seuil.
- TODOROV, Tzvetan (2004): *Les abus de la mémoire*. París, Arléa.
- TODOROV, Tzvetan (2007): *La littérature en péril*. París, Flammarion.